

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Marge

Robert Mélançon

Volume 22, Number 1 (127), January–February 1980

Littérature : sept instructions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29833ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mélançon, R. (1980). Marge. *Liberté*, 22(1), 25–28.

Marge

ROBERT MÉLANÇON

L'essentiel de mes jours se passe, travail et loisirs mêlés, à écrire, à lire, et à commenter, oralement ou par écrit, de la littérature. Cette vie ne m'a pas été donnée par hasard. Je l'ai voulue ainsi, sans jamais en chercher ni même en concevoir d'autre, et je n'imagine pas que je pourrais en changer. Il y a là pour moi bien autre chose qu'un métier ou qu'un gagne-pain : rien ne me fera démordre de la conviction que ma vie « se joue » dans cette pratique de la littérature. Cela remonte aux premières années de mon adolescence. J'ai pu perdre quelques illusions depuis, abandonner ce culte naïf et quelque peu fétichiste que je vouais au livre, apprendre à lever plus souvent le nez de la page et y prendre goût, comprendre que les livres peuvent faire un mur opaque aussi bien qu'une fenêtre ouverte. Mais cette conviction que ma vie est en jeu dans la pratique de la littérature reste inébranlable, et je sais que je n'en changerai pas. J'ai cessé de prendre en pitié ceux qui ne partagent pas ma passion et de m'imaginer qu'ils courent à leur perte comme s'ils erraient hors du chemin de la vraie foi. J'ai compris que d'autres vies sont possibles, où la littérature ne joue aucun rôle, pas même celui d'un simple divertissement ; mais je sais qu'aucune ne me conviendrait, et je ne doute pas plus aujourd'hui qu'hier que ma vie « se perdrait », qu'elle « se déferait », si je cessais de lire et d'écrire. Cette conviction est irrationnelle, j'en conviens, et je sais qu'elle peut paraître puérile, mais je ne parviens pas à y renoncer. Je sais que je n'y parviendrais pas si j'essayais. J'ai perdu il y a longtemps toute certitude en ce qui concerne mon « talent », et l'idée d'une « vocation » qui m'aurait été confiée de toute éternité me paraît simplement loufoque. Il m'arrive bien quelquefois encore, dans les moments de délire léger qui précèdent le sommeil, de me prendre pour Dante ou Baudelaire, accès de mégalomanie ridicules mais sans doute

nécessaires d'une certaine façon pour que j'ose écrire après *la Divine Comédie* et *les Fleurs du mal* en croyant apporter quelque chose, même peu, à la poésie, l'essentiel étant de ne pas y céder trop souvent, de ne pas vraiment y croire. Aussi est-il pour le moins étrange que je reste persuadé que ma vie dépend de ce que j'écris, au moment même où je sais qu'il est possible que mes textes n'aient aucun intérêt, qu'ils ne soient qu'un vain jeu sans conséquence sinon de me divertir d'occupations plus sérieuses.

Il y a là une sorte de foi, comme si la religion que j'ai quittée assez vite avait trouvé là une revanche inattendue. J'ai d'ailleurs pris ma passion pour la littérature durant les années où j'ai « perdu la foi » comme on dit, et il se pourrait bien, après tout, que j'en aie changé plutôt que de la perdre, la page imprimée tenant lieu désormais de ce ciel d'archanges, de bienheureux et de chérubins que j'ai quitté avec l'enfance. Il en a sûrement été ainsi un temps. La Bibliothèque m'apparaissait comme un substitut acceptable du Paradis et l'Ecrivain comme une sorte de Saint vouant un culte mystique au Livre à l'avènement duquel il sacrifiait sa vie. Jamais, bien sûr, je ne formulais aussi crûment ce corps de doctrine, pour m'éviter d'avoir à constater son caractère grotesque. Je me contentais en quelque sorte de la foi du charbonnier. Je l'ai maintenant perdue comme l'autre, mais je persiste à faire de la littérature le centre de ma vie. J'ai pris le pli, c'est évident, mais cette persévérance répond, je crois, à des raisons plus fondamentales quoique assez obscures. Il m'arrive de me dire que j'ai vraiment atteint cette fois le seuil de la littérature en la débarrassant du travestissement religieux sous lequel elle m'était d'abord apparue. Je continue certes à considérer une bibliothèque comme une sorte de paradis parmi d'autres, mais je lui préfère la rue, n'importe quelle rue, et un livre ne m'intéresse maintenant que s'il me jette hors de lui, hors des mots, dans le monde muet des choses, dans la parole simple et commune, sans rime et sans mesure, de chaque jour. Je cherchais des instants privilégiés que j'imaginais comme des épiphanies du Temps et du Lieu essentiels qui étaient le Livre. J'aurais eu bien du mal à expliquer de quoi il retournait au juste dans cette mystique de pacotille qui manquait singulièrement

de provisions, mais il était évident à mes yeux, sans discussion possible, que le monde n'existait et que je ne vivais que pour aboutir à un livre, au Livre. Chacun reconnaîtra d'où je tenais ce credo.

J'avancerais aujourd'hui au contraire qu'écrire est un acte très humble, par lequel je cherche à rejoindre le monde tel qu'il est, simple et banal, dans sa rugosité, sa finitude, sa contingence. Je n'aime pas ces mots abstraits auxquels ce discours me force ; ils représentent précisément le contraire de ce à quoi tend l'acte d'écrire, mais je n'en trouve pas d'autres pour m'expliquer. La difficulté tient justement à ce que je cherche à expliquer. La littérature n'explique pas, elle ne donne aucune raison. Elle nous retire les raisons que nous nous donnons, rend impossible ou caduque toute explication parce qu'elle fait surgir sans cesse ce qui résiste aux explications et aux raisons, qu'elle ne nomme pas, ne dit pas, qu'elle montre entre les mots dont elle se sert : la présence singulière de chaque chose, l'existence singulière de chacun, les rencontres fortuites dont se tisse le monde et qui ne veulent rien dire, qui ne veulent qu'être, qui ne « veulent » rien. Je plaiderais volontiers pour une littérature qui nous délivre des pauvres visions dont nous nous aveuglons : cesser de voir une mosquée à la place d'une usine et regarder l'usine, ses murs de béton, son appareil de machines et de cheminées ; ne pas chercher un salon au fond d'un lac mais savoir regarder le sable et l'eau ; me désencombrer l'esprit des dieux (Dieu, l'Histoire, la Femme, l'Homme, toutes les Majuscules) qui m'interdisent le lieu quelconque et vrai, quelconque et magnifique, que j'habite, qui m'empêchent de rejoindre celles et ceux avec lesquels je vis, qui rayent le monde fini, le seul monde. Littérature pléonastique, diront certains. Mais ce serait trop beau, ce texte qui répéterait ce qui est. On ne peut par malheur pas dire ce qui est ; on arrivera parfois tout au plus, par une sorte de miracle, à le montrer comme on pointe du doigt. Je plaiderais, disons, pour une littérature-chiffon, une littérature-balai, qui nettoie le monde comme une simple ménagère en tablier, qui enlève les couches de discours, les représentations, les théories, les généralités, la poussière. Là où il entend Histoire, le poème dit journée ; à Humanité, il répond Charlotte, Bernard, Paul,

Nicole, Pierre, Gisèle... Le texte littéraire tourne le langage en sorte que le singulier, ce qui s'écrit sans majuscule, perce la croûte des concepts, se manifeste dans sa simple étrangeté. On n'écrit pas un roman, sinon de l'espèce détestable du roman à thèse, pour proposer une représentation globale de la vie sociale. Un ouvrage de sociologie, d'histoire, d'anthropologie, d'une discipline sérieuse et constituée, voire un bon reportage, y arriveront beaucoup mieux. On écrit, on lit un roman pour faire éclater toutes les représentations, pour retrouver le chaos de l'expérience, la saveur de ce qui est. Ce n'est pas pour cela qu'adolescent je me suis voulu écrivain. J'espérais confusément qu'écrire me donnerait le « Salut » (sans trop savoir quoi ni comment). Si j'écris maintenant, si je continue à écrire, c'est pour me défaire de poisons comme l'idée de salut, me livrant à un long travail de désillusion dans l'espoir d'arriver au monde, à l'évidence simple et sans consolation du monde. C'est un travail sans fin.

J'en parle au futur beaucoup plus qu'au présent parce qu'écrire reste encore pour moi bien plus un avenir ou un projet qu'une réalité. Quelques brefs poèmes dans des revues, dans un album d'eaux-fortes et dans un recueil somme toute assez mince ne font pas ce qu'on appelle une oeuvre au nom de quoi je pourrais parler. Même s'il y a une quinzaine d'années que j'écris, que j'essaie d'écrire, même si *Peinture aveugle* m'a coûté près de neuf années d'efforts — d'octobre 1969 à février 1978 pour être précis — je ne peux prétendre dire ici une expérience, sinon dans un sens très limité. C'est d'un désir inaccompli que je parle, avec l'emportement et l'incertitude du désir demeuré désir. Pour cela, et aussi pour des raisons de principe plus fondamentales, je n'ai pas voulu que cet essai prenne une forme théorique ou dogmatique. Je ne parle qu'en mon nom, à l'aide du peu de textes que j'ai achevés, que j'ai dû abandonner faute de pouvoir les mener plus loin. J'écris cet essai à la première personne pour en marquer le caractère partiel, les limites étroites. Parce que je ne peux guère livrer plus que des aperçus, trop incertain de ce que j'avance pour atteindre à une forme plus élaborée. Si je tenais autre chose que ce paquet d'incertitudes, je n'aurais sans doute pas besoin d'écrire.